

*Merci à Xavier et à l'auteur du livre « comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? ». Celui-ci, je l'ai lu du début à la fin, mais pas tous les mots...*

Pendant plusieurs années qui se terminent par sa thèse de sociologie, l'auteur revient sur des lieux où il a grandi. Il s'agit d'enquêter des jeunes ouvriers d'un territoire rural de Saône et Loire. L'auteur s'intéresse aux jeunes qui sont restés sur ce territoire. Il étudie leur trajectoire personnelle, de l'enfance à la situation professionnelle actuelle. Il s'agit d'un territoire qui a longtemps été structuré par une usine qui a fermé en 1981. Elle était le centre d'un système paternaliste qui garantissait l'emploi aux habitants des environs et à leurs enfants, tout en contrôlant la vie sociale<sup>1</sup>.

L'auteur lui-même a côtoyé ces jeunes dans son enfance et adolescence. Il a été longtemps membre du club de foot (il en fait partie pendant ce travail). L'auteur pourtant n'est pas lui-même fils d'ouvrier et il a poussé plus loin ses études. Tout en étant du coin, il est différent. L'étude est basée sur des entretiens et des observations, à l'usine où il obtient un job étudiant, au club de foot. Tout au long de cette période il entretient des relations amicales avec ces jeunes qu'il connaissait déjà. Les univers masculin et féminin étant très cloisonnés, l'étude porte principalement sur l'univers de jeunes hommes entre 20 et 30 ans.

Pendant longtemps, il suffisait d'être du village ou d'un village proche, d'être introduit par un parent, une connaissance pour être assuré d'avoir un emploi à l'usine. Peu importait le niveau scolaire. Les enfants grandissaient dans un milieu fermé. Ils disposaient de ce « capital d'autochtonie » qui assurait leur avenir. Avec la fermeture de l'usine, le présent s'est lui-même chargé d'incertitudes. Les parents ont connu le chômage. Devant cette nouvelle situation, les parents ont poussé les jeunes à poursuivre des études. Mais les études se font en ville. Les milieux sociaux sont différents. Le monde sécurisé du village où tout le monde connaît tout le monde n'a plus cours. Les jeunes citadins affichent d'autres goûts, d'autres aspirations. Les jeunes fils d'ouvriers ruraux ne s'adaptent pas forcément facilement. Les jeunes enquêtés, c'est à dire ceux qui sont encore au moins en partie au village ou à proximité sont ceux qui ont arrêté rapidement leurs études.

Malgré la création de deux nouvelles usines, ce qui a ramené le taux d'emploi au niveau d'avant 1981, celles-ci n'ont plus de caractère structurant pour le territoire. Elles n'embauchent pas spécifiquement « les gars du coin » et n'entretiennent plus de relation avec la société locale. Les cadres vivent en ville, ils sont distants.

Certains des jeunes enquêtés sont embauchés à la nouvelle usine sans y retrouver la reconnaissance qu'ils souhaitent. Le travail appris sur le tas est de plus en plus déclassé avec l'arrivée des machines à commande numérique. Ils espèrent une évolution qu'ils ne trouvent pas. Les ouvriers ne viennent pas tous du village, il n'y a plus d'unité, pas de sentiment d'appartenance. Aucun syndicalisme n'a redémarré depuis la réouverture de l'usine qui avait pourtant été occupée pendant 8 mois.

D'autres jeunes travaillent chez des artisans, surtout dans le bâtiment, par défaut. Plusieurs sont en situation précaire, se partageant entre petits boulots et chômage. Dans ce cas, ils restent dépendants des parents, retardent le moment de créer un couple stable, d'avoir des enfants. Pour l'auteur, ils se raccrochent alors à l'amitié, à la bande de copains, seul lieu de socialisation stable, mais qui les éloigne de l'autonomie et entretient leur dépendance familiale.

Les jeunes disposent de réseaux sociaux importants, sont souvent encore en relation avec d'autres jeunes qui ont « migré » vers des zones plus porteuses d'emploi. Malgré tout, ils sont isolés du et dans le monde professionnel. L'absence de structuration sociale forte pousse les jeunes à se considérer en échec et responsables de leurs échecs. Par leur feignantise, le fait d'avoir renoncé trop tôt aux études... Dans le même temps, cette déstructuration se traduit par une absence d'intérêt à la chose politique. Les notables locaux n'ont plus de pouvoir pour faciliter l'insertion professionnelle des jeunes, il ne servent plus à grand chose. Il y a une sociabilité mais elle ne crée pas une entité collective qui pourrait porter un avenir ou même une revendication, un mouvement vers quelque chose.

## Commentaire

L'impression qui me reste à la fin de cette lecture accélérée est faite de vides entre des séquences d'action. Je n'ai pas vraiment accroché sur ce livre. Ou plutôt, si j'ai accroché, c'est à un récit. Récit de quelques tranches de vie de plusieurs jeunes ouvriers ruraux entremêlé à une tranche de vie de l'auteur. Tranche de vie aussi d'un territoire rural centré sur une usine et un club de foot.

La position de l'auteur, « enquêteur ami », porte une ambiguïté et renforce ce récit en l'imageant. Je le vois bien dans les vestiaires du stade de foot, en binôme sur une presse ou bien dans la cuisine du couple d'« amis enquêtés » qui

1 J'ai participé récemment à la création d'une veillée contée à partir de collectages et d'archives sur Le Creusot. Je retrouve dans les récits ceux de la ville-usine des Schneider. L'auteur lui-même compare les deux situations, toutes proportions gardées.

l'hébergement.

J'ai l'impression de connaître ces jeunes, de les avoir connus en d'autres temps et d'en connaître encore dans d'autres territoires ruraux. La superposition de mes images personnelles et de celles de l'auteur me donne l'impression de ne pas trouver de distance juste. Il y a trop de choses qui m'apparaissent de l'ordre de l'évidence, comme un récit qui aurait pu m'être adressé directement par quelqu'un que je connais.

J'avais espéré que cet ouvrage me nourrisse sur le plan méthodologique. C'est pour ça qu'il m'a été recommandé par plusieurs personnes différentes. Je ne sais pas trop que faire de ce que j'en retiens.

En pratique, il y a des notions théoriques, des éléments de contenus qui m'intéressent directement.

### **Capital d'autochtonie**

«Une définition minimale de la notion de capital d'autochtonie pourrait consister à dire qu'elle est l'ensemble des ressources que procure l'appartenance à des réseaux de relations localisés.»<sup>2</sup> Le fait d'être « du coin » d'être intégré aux réseaux de reconnaissance locale constitue une richesse sur le territoire concerné (et probablement en dehors si une « communauté » peut s'y retrouver et s'appuyer sur des solidarités internes), mais un handicap en dehors. Elle est particulièrement appliquée à des classes populaires rurales. J'y reviendrai sur l'aspect méthodo.

### **Le classement et déclassement des savoirs ouvriers ou ruraux**

Apprendre sur le tas reste une nécessité mais en même temps, cela ne permet pas de s'adapter aux évolutions technologiques. Cela ne se traduit pas ou plus par une reconnaissance sociale. A cela s'ajoute le classement social lié au savoir et aux emplois qu'il permet. Évoluer dans l'usine, c'est accéder au bureau d'étude. Montrer qu'on a la capacité de penser les choses et pas seulement de conduire une machine, si sophistiquée soit-elle.

La transposition sur le monde agricole me semble aller de soi. Quelqu'un qui a appris seulement à l'école peut être considéré comme ne sachant rien faire. Le savoir-faire manuel reste essentiel, l'acceptation de la pénibilité du travail, l'endurance aux conditions difficiles... Mais il y a un enjeu à montrer sa modernité technique et cela peut avoir une incidence sur l'adoption de ces techniques : entre le robot de traite et la vidéosurveillance des étables, les connaissances génétiques pointues ou la géolocalisation des apports d'azote<sup>3</sup>. Un agriculteur moderne n'est pas un exécutant, quelqu'un qui fait ce que faisaient ses prédécesseurs. C'est quelqu'un qui lit, qui s'informe et se forme et qui adapte son outil de travail. Même si les résultats économiques ne suivent pas.

### **Les emplois féminin et la part de l'emploi ouvrier**

La perte d'emplois ouvriers en rural est en particulier une perte d'emplois féminins. C'est le cas à Château-Chinon avec la fermeture de DIM en 2006. Depuis, des emplois de service à la personne se sont multipliés. Ils renvoient les femmes vers des activités domestiques et isolées alors qu'il a existé une communauté de travail féminine.

Plus généralement, l'emploi ouvrier sur le Morvan, sa quasi-disparition à Château-Chinon (DIM, une usine de métallurgie, l'imprimerie militaire, ont fermé en quelques années), ce qui reste dans d'autres secteurs (Cercy la Tour, Dun les Placés), sont des facteurs à prendre en compte dans la sociologie locale. En parallèle, toute une catégorie d'emploi est pourvue par des personnes qui n'habitent pas le territoire (enseignants des lycées entre autre). Dans le même temps, les personnes vont travailler hors du territoire. Cela dessine des clivages qui me semblent intéressants à étudier. Ceux qui restent sont-ils aussi ceux qui se considèrent comme déclassés ?

### **Lieux de sociabilité de genre**

Le football, la chasse, sont des lieux de sociabilité ruraux masculin par excellence, même si quelques femmes peuvent y trouver une place. Quels sont les lieux de sociabilité féminins ? Y en a-t-il actuellement ? Est-ce que les ateliers « fil » ou « laine » ou « osier » des Actrices Nivernaises jouent ce rôle ?

Quels sont actuellement les lieux de rencontre entre jeunes ? Quel est le rôle des cafés ? Des manifestations culturelles diverses ? Qui les porte, les fait évoluer ou non ?

### **Les notables ont perdu tout pouvoir face à l'emploi**

Les politiques pour faire venir des emplois dans la communauté de commune du Haut Morvan paraissent tellement peu productives (malgré les effets d'annonce) qu'elles doivent plutôt renforcer ce sentiment d'impuissance. Qu'en disent les élus ? Qu'en disent les administrés ?

### **Les mythes locaux**

L'histoire locale est basée sur des mythes qui créent une identité collective. Comment s'est construit celui de Mitterrand « homme du Morvan » (qu'il n'a pourtant jamais habité) ? Qui le partage ?

Est-il possible de faire des contre-propositions, de proposer la construction d'un mythe fédérateur ? Voir le nombril du

---

<sup>2</sup>Classes populaires et capital d'autochtonie, Genèse et usages d'une notion - Nicolas Renahy, Regards Sociologiques, n°40, 2010, pp. 9-26

<sup>3</sup> Je me souviens de la crise de rire d'étudiants en BTS et d'un de leur maître d'apprentissage devant la description d'un paysan en système herbager économe.

monde de Pougne Hérisson. Voir « construire » de l'association LE PEROU qui intervient sur des camps Roms ou bien le collectif « Mainstenant » qui crée des écolieux sur des espaces urbains abandonnés.

Ce sont ces éléments théoriques qui me donnent des pistes pour la méthodologie de recherche.

### ***Autochtone / allochtone***

J'envisageais d'enquêter des personnes venues de l'extérieur pour leur demander comment ça s'est passé à leur arrivée dans un territoire ou dans un métier. Ma question pourrait se traduire par les ressources dont elles disposaient ou qui leur ont été attribuées et qui leur ont permis d'acquérir une légitimité pour agir sur ce territoire. D'autres pistes s'ouvrent ici. En arrivant sur un territoire, elles peuvent avoir des ressources extérieures (formation, expérience, connaissances de personnes reconnues, valeur symbolique du lieu d'installation...) qui compensent un manque de capital d'autochtonie. A l'inverse, en arrivant dans un métier sur un territoire connu, elles peuvent déjà disposer de ce capital. Dans le même temps, leur autochtonie peut être un handicap dans un nouveau lieu : être morvandau »<sup>4</sup> dans les Amognes... Dans l'accompagnement des personnes en projet d'installation, on est en effet particulièrement attentif au multiple isolement des personnes qui arrivent à la fois dans un métier et dans un territoire nouveaux. Il me semble que les personnes dans cette situation tendent à prendre rapidement des responsabilités, municipales ou autres, comme pour compenser un déficit. A titre personnel, j'ai souvent dit que je souhaitais prendre racine dans le Morvan, et ça se traduit clairement par une multiplicité d'activités en lien avec des associations locales.

Il me semble donc utile d'orienter les entretiens pour repérer à la fois ces ressources disponibles à l'arrivée et les stratégies mises en œuvre pour compenser des manques. La façon dont ça se passe dépend à la fois de la personne qui arrive, de ses caractéristiques et de son attitude. Elle dépend aussi du lieu et des personnes qui l'« accueillent » (ou non). Il me semble aussi intéressant de repérer l'attitude des « autochtones » envers les personnes qui ne le sont pas. Je m'interroge sur l'intérêt d'enquêter aussi des élus ou des responsables associatifs pour repérer d'éventuelles stratégies, aussi bien d'ouverture que de repli.

Enfin, autochtone / allochtone suppose des limites qui me paraissent complexes à fixer. Il se peut que cela se traduise par une réduction du territoire géographique. Château-Chinon ou la communauté de commune du Haut Morvan, comme territoire sans politique d'accueil mais confronté à de nombreux arrivants ? Anost, comme territoire à priori accueillant mais où les nouveaux ne se mélangent pas forcément aux anciens... ? Brassy ou Luzy, territoires qui se veulent accueillants mais où il y a probablement peu d'arrivées réellement extérieures ?

### ***Enquêter / observer / raconter***

Je reste plutôt avec l'idée d'entretiens compréhensifs. Cependant, la notion de récit permise par les observations me semble pouvoir apporter d'autres modes de compréhension. Dans mes « cahiers de recherche » -mais est-ce bien des cahiers de recherche ?- je note plus ou moins l'action en train de se faire. Ma propre action sur le territoire, les échanges que je peux avoir... Est-ce que je pourrais m'appuyer sur ces notes pour illustrer la recherche-action ? Est-ce que ces illustrations pourraient être porteuses de sens ? Cela me conforte en tout cas dans ce niveau de notes, issus des rencontres des CREFAD 2015. Un intervenant avait signalé l'importance de noter le déroulement de l'action. Il évoquait un blog et cette possibilité de mise en récit m'interroge aussi. Je note que ces considérations me rapprochent de mes envies permanentes de conter / raconter... Mise en récit d'une recherche-action ?

### ***Lecture***

En rangeant la cagette il y a quelques jours, je me suis promis de finir les lectures entamées. C'est l'objet de cette fiche, m'imposer d'arriver au bout. Ou du moins à un bout. Il y en a encore plusieurs en attente. Pour faire avancer, j'ai essayé d'écrire ce que j'attendais de chacune, vers quoi je voulais orienter cette lecture. Pour ce livre-là, ça n'a pas été probant. Je me trouve plus régulièrement dans la situation d'avoir quelque chose que je souhaite lire ou dont je pense qu'il faut l'avoir lu (et « il faut » rend tout de suite la lecture plus ardue). Ensuite seulement, en écrivant les commentaires, j'y trouve une « utilité ». Est-ce que cette récolte de « matériau » sera féconde ? Suffisante ?

---

4 « Du Morvan ne viennent ni bons vents ni bonnes gens »